

Urgences



Liminaire

Joseph Bonenfant

Numéro 16, mars 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonenfant, J. (1987). Liminaire. *Urgences*, (16), 5–6.

<https://doi.org/10.7202/025365ar>

LIMINAIRE

L'idée de ce numéro vient des deux traductions que j'ai faites du même poème de D.G. Jones, à treize ans d'intervalle. Voir **Ellipse**, Sherbrooke, numéro 13, 1973, p. 65, et **NBJ**, Montréal, numéro 182, 1986, p. 53. J'écrivais: «Je rêve de faire traduire ce poème de Jones par cinquante poètes, grands ou moyens, ou novices, traducteurs de poésie». **Urgences** a saisi la balle au bond, mais j'ai choisi un autre poème.

Des trois poèmes que D.G. Jones a soumis à cette expérience («I Ching», «Winter Solstice» et «Rock Garden: October»), j'ai choisi ce dernier, d'abord parce que je le préférerais aux autres, dans les circonstances, mais surtout à cause du défi. Jones écrit: «Probably the «Rock Garden: October» is too dependent on rhyme, half-rhyme and pun to be translatable, or very easily translatable». La poésie ne se traduit pas, c'est entendu. Mais ne lit-on pas Shakespeare et Hopkins en français?

L'intérêt de l'expérience tentée ici réside, je crois, dans le fait qu'il n'existe pas de traduction idéale d'un texte poétique. Une traduction est un exercice de lecture empirique, jamais définitivement fixée. Sauf qu'ici la lecture, devenant écriture, a quelque chose d'idéal. D'un texte, quoi, et obstinément, d'autres.

Je suis content des résultats obtenus. Il y a bien des manières de respecter un poème; chaque traduction le fait à sa manière, chacune selon sa pratique (et parfois son voeu) de littéralité. M'en tenant à une première perception, sans aucunement porter jugement, j'établirais ainsi une fourchette de la liberté traduisante. M'apparaissent **moyennement littérales** les traductions de Jean-Paul Daoust/Mario Savoie, Aline Elie et Robert Paquin; **très littérales** celles de Claude Beausoleil/Michael Delisle, Cécile Cloutier et Robert Mélançon. Les deux traductions offertes par Célyne Fortin appartiendraient à ce premier groupe. Moins littérales, les traductions du second groupe jouxtent la nontraduction, au sens de Jacques Brault¹; dans un **sens proche**, celles de Marie Bélisle, Gilbert Langevin, Denise Houle, André Roy/Gordon Lefebvre; dans un **sens éloigné**, celles de Paul Chanel Malenfant/Harold Smyth et Camille Fournier.

Cet exercice de repérage veut simplement poser des balises, marquer des écarts, indépendamment des valeurs d'exactitude et de beauté que chaque traduction négocie au meilleur escient. Avant tout, la liberté.

«Ouf! quel exercice!» «Éprouvant et enrichissant!» Plusieurs personnes m'ont parlé des «affres de la traduction», de leur trac tenace.

J'adresse mes remerciements cordiaux à toutes les traductrices, à tous les traducteurs. Pour les sollicitations que j'ai faites, j'ai obtenu plus de refus (ou de mutisme) que je n'aurais cru; j'ai accueilli, en revanche, plus de volontaires que vous ne croiriez. Avant tout, la liberté.

Le poème de D.G. Jones, que vous lirez ici près de quarante fois dans son kaléidoscope français, a paru dans **Canadian Writing**, numéro spécial de **Lines Review**, Loanhead, Midlothian (Écosse), numéro 95, janvier 1986, p. 47.

Vous verrez à la lecture de sa biobibliographie, que D.G. Jones mérite pleinement l'hommage de ce numéro d'**Urgences**. Il a tant fait pour la poésie québécoise, ici et sur la scène internationale, qu'il a droit à notre reconnaissance.

Joseph Bonenfant
(mars 1987)

1. Voir Jacques Brault: **Poèmes des quatre côtés**, Saint-Lambert, Ed. du Noroît, 1975. Particulièrement, côté technique, la «Contrenote» finale dont j'extrais les deux passages suivants:
 - «Les gauchissements, pour le vocabulaire, la syntaxe, le rythme, l'image, ne manquent pas. Ni les ratures, les additions, les extrapolations» (p. 93).
 - «Le lecteur, seul, peut produire, par une lecture à la fois naïve et critique, aveugle et regardante, ce texte nontraduit, absent de toutes les traductions et qui signale sa présence dans l'**illisible** (ce contre quoi butent les lectures traductrices)» (p. 95).

P.S. Je tiens à remercier, à des titres divers, Camille Fournier et Elisabeth Haghebaert pour l'aide apportée à la préparation du numéro.